

Stéphanie Bodet

# Salto Angel



Éditions Guérin  
Chamonix



Stéphanie Bodet

# Salto Angel

Extrait numérique

Éditions Guérin

*« Si je perdais mon temps il me ferait ce coup-là de me retrouver. »*

Valérie Rouzeau

*À Marie-Laure*



## Janvier 2006

Alors qu'au dehors, une brume persistante et glacée enveloppe les falaises humides de grès de Siurana, attablés dans la chaleureuse salle commune du camping, nous feuilletons des magazines d'escalade, activité favorite du grimpeur en mal d'action.

– Quel temps pourri! bougonne soudain Nicolas, exaspéré. J'en ai marre, si ça s'améliore pas, je rentre à Toulouse !

L'Espagne en hiver ne vaut guère mieux que le sud de la France cette année, et nous désespérons de pouvoir profiter du beau rocher qui nous entoure.

– Grimper sous la pluie, ça peut être un bon entraînement pour ce qui nous attend! réplique Arnaud en souriant.

– Ça a l'air quand même vachement humide, surtout les premières longueurs... La cascade touche carrément le début de la voie! ajoute-t-il en nous fourrant sous le nez

son numéro fétiche du magazine *Alpinist*, qu'il traîne partout avec lui depuis deux mois. Dans l'article, l'alpiniste anglais John Arran relate son ascension en 19 jours de la paroi du Salto Angel, située au fin fond du Venezuela. Sur les photos, on peut voir les grimpeurs affronter une série de surplombs interminables en s'assurant avec des micro-coinceurs<sup>1</sup>.

Un mois et demi seulement nous sépare de notre départ pour le Salto Angel.

Quelques années en arrière, Arnaud s'était intéressé à cette paroi peu explorée. Il avait rêvé d'y ouvrir une nouvelle voie, mais la logistique trop complexe liée à une ouverture en libre dans un *big wall*<sup>2</sup> isolé de plus de huit cents mètres avait mis un terme à son projet et je n'avais d'ailleurs pas cherché à le motiver : la perceuse qu'il faut recharger à l'aide d'un groupe électrogène, l'énorme quantité de spits<sup>3</sup> qu'il faut emporter dans la paroi et la qualité sans doute médiocre du rocher qui laissait présager de longues journées de nettoyage, bref, le chantier au sens propre du terme qui risquait de s'annoncer l'avait découragé.

1. Coinceur : ancrage amovible en métal. Placé dans une fissure par le leader pour assurer sa progression, il est retiré ensuite par le second de cordée.

2. *Big wall* : désigne une paroi de plus de 600 mètres qui demande en général plusieurs jours d'ascension.

3. Spit : ancrage fixe habituellement laissé en place. Sa mise en place nécessite de forer le rocher. On utilise alors un perforateur. Poser un spit à la main nécessite un labeur de dix minutes à l'aide d'un marteau et d'un tamponnoir.



Le Venezuela s'était pourtant rappelé à lui lorsqu'il avait eu vent de l'ascension réalisée au Salto Angel par John Arran, l'un des meilleurs spécialistes au monde de l'escalade engagée. À la tête d'une équipe cosmopolite composée de sept membres, recrutés par sa femme Anne, une excellente grimpeuse également, John venait de libérer<sup>4</sup> l'unique voie de la face, ouverte en artific<sup>5</sup> par des alpinistes hors pair, Jesus Galvez et Adolfo Medinabeitia en mars 1990, au cours d'une véritable épopée de 28 jours dans la paroi.

Nous qui étions depuis des années à l'affût de ce qui se passait sur les plus belles parois de la planète, nous avons été vivement impressionnés par cet exploit.

– Tu te rends compte, avais-je dit à Arnaud, la face déverse tout le long et y'a pas un spit dans la voie !

S'en était suivi une suggestion rapide de l'intéressé :

– Pourquoi ne pas essayer de la répéter? Ce serait un beau projet, non ?

4. Libérer : en escalade libre, le grimpeur n'utilise que ses pieds et ses mains pour progresser. Il se hisse sur les aspérités offertes par le rocher, que l'on appelle des « prises ». Les ancrages fixes (spits), ou les protections amovibles (pitons, friends ou coinceurs) servent à assurer sa sécurité en cas de chute. L'échelle de cotation va du 3, niveau accessible au débutant, au 9, cotation atteinte en école d'escalade par les meilleurs grimpeurs mondiaux.

La libération des grandes voies ou des big walls qui comportaient des passages d'escalade artificielle est très en vogue aujourd'hui. Le niveau technique et physique des grimpeurs ayant augmenté en même temps que l'efficacité du matériel, de nombreux passages réputés autrefois infranchissables en escalade libre le sont désormais.

5. Artific : abréviation d'escalade artificielle. L'escalade artificielle intervient dès lors que le grimpeur n'est plus capable de passer en libre. Si la paroi est trop lisse ou trop raide, les points placés par le grimpeur servent alors à la progression. Le grimpeur se hisse dessus, les pieds placés dans des étriers, sortes de petites échelles de sangles qui lui fournissent un meilleur appui. Il existe également une échelle de cotation, de A1 à A5.

Arnaud venait justement de faire la connaissance de Nicolas Kalisz. Ils avaient grimpé ensemble à Ordesa dans les Pyrénées, un des lieux privilégiés du discret grimpeur toulousain et il avait été surpris par son aisance dans un terrain où l'escalade en plusieurs longueurs se faisait exclusivement sur coinceurs.

« J'ai rarement vu quelqu'un qui grimpe aussi vite dans ce style, m'avait-il dit. Les protections ne sont pas faciles à placer dans ce rocher, une espèce de calcaire gréseux qui se présente sous la forme de gros cubes inversés, tout juste bons à déstabiliser le grimpeur ! Pareil pour la gestion du tirage. Il met une sangle de la bonne longueur à chaque fois, c'est impressionnant car les voies zigzaguent pas mal. »

Aussi, lorsque l'idée d'une expédition au Venezuela commença à se former, Arnaud avait-il immédiatement pensé à lui, d'autant que la paroi du Salto Angel présentait des caractéristiques semblables à celles, plus petites, d'Ordesa.

« Faut qu'on aille là-bas. L'ambiance a l'air démente ! Grimper à côté de la plus haute cascade du monde, ça doit être quelque chose ! Tu imagines, Ordesa puissance dix ! Et répéter une voie quand elle a l'air aussi fantastique que celle-ci, c'est aussi beau que d'en ouvrir une autre. En plus, on

n'a pas souvent l'occasion de grimper dans des longueurs extrêmes sur coinceurs ! ». Arnaud n'avait pas eu besoin de développer davantage d'arguments.

Penché sur sa tasse de café, achevant de grommeler dans sa moustache quelques phrases inintelligibles, Nicolas retrouve le sourire à l'évocation de notre prochaine destination. Particulièrement focalisé sur son entraînement et sur l'objectif à venir, il a peur de ne pas en faire assez et pourtant doté d'une endurance peu commune, il s'astreint à grimper tous les jours davantage, alignant les longueurs<sup>6</sup> comme des tours de stade.

Drôle de personnage, me dis-je en l'observant du coin de l'œil. J'espère qu'il sera plus communicatif au Venezuela, car durant ces quelques journées de grimpe en Espagne, il m'a paru refermé sur lui-même et ce trait de caractère m'inquiète un peu. Nous allons tout de même devoir vivre tous ensemble durant un mois et demi...

Arnaud, moins soucieux de sa préparation physique, s'investit totalement dans l'organisation, la planification et la coordination de notre expédition.

6. Longueur : ici, longueur de corde. En grande voie, une longueur est l'intervalle qui sépare deux relais (point où le premier de cordée s'assure solidement pour assurer son second). Cette distance s'approche de la longueur de corde utilisée par les grimpeurs. Au Salto Angel, les longueurs font entre 30 et 60 mètres.

Cordes, coinces, mousquetons, sangles, vivres, bivouacs, radios, avions, pirogues, paperasses, dollars, sponsors... Tout ça lui tourne désormais jour et nuit dans la tête.

Je sens qu'il est anxieux et déçu de ne pas avoir réussi à convaincre notre ami chamoniard, Titi Gentet, alpiniste aussi efficace qu'optimiste. Quelques mois auparavant, ils avaient réussi ensemble une magnifique ouverture, dans les gorges de Taghia, au Maroc.

Nous savons d'ores et déjà que nous serons accompagnés par Evrard Wendenbaum, jeune photographe et baroudeur intrépide à qui Arnaud a proposé de venir filmer l'ascension, et d'Igor Martinez, grimpeur vénézuélien qui se chargera davantage de la logistique sur place. J'ai rencontré ce dernier à Aix-en-Provence, lors d'une session de préparation au brevet d'état d'escalade. Sa longue silhouette dégingandée, peu commune chez les grimpeurs, ainsi que son perpétuel sourire et sa bonne humeur m'ont séduite. Nous avons sympathisé et il m'a montré des photos de son pays. Aussi, lorsque le projet a commencé à se concrétiser, ai-je tout de suite pensé à lui.

Pour ma part, je suis un peu soucieuse. J'ai si peu grimpé ces derniers mois.

Contrairement à Nico et Arnaud qui étaient des grimpeurs à

plein temps, lorsque nous avons évoqué ce voyage, j'enseignais encore le Français. À Noël, j'avais finalement quitté le collège de Saint-Alban-Leysse, près de Chambéry. Je ne concevais pas de rater une telle aventure. Face à cette paroi extraordinaire que j'avais admirée en photo, ce monolithe de roches orangées, striées de veines bleutées, du sommet duquel s'élançait la plus haute et la plus impressionnante cascade du monde, la grammaire ne faisait vraiment pas le poids !

J'espérais que les deux mois qui me séparaient du grand départ suffiraient à me remettre au niveau.

Une de mes classes de quatrième m'avait fait de touchants adieux après la mise en scène des *Précieuses Ridicules*, me laissant en souvenir une carte couverte de petits mots aussi sympathiques que bourrés de fautes d'orthographe !

Je quittai l'Éducation nationale comme l'acteur se défait de la peau du personnage qu'il a habité durant une tournée. J'avais joué mon rôle. Avec l'agréable impression d'avoir effectué sérieusement mon travail, je fermai cette parenthèse de mon existence, quittant Molière pour reprendre ce que j'appelais ma vraie vie, une migration de paroi en paroi.

J'avais passé le Capes de Lettres en 2001, après avoir arrêté les compétitions d'escalade, pour m'assurer un avenir.

Après une année à plein temps, je m'étais vite aperçue que je ne parvenais plus à m'investir dans l'escalade, autant qu'auparavant, compte tenu de la somme de travail auquel doit faire face un jeune prof.

Ma maman pourtant avait eu à cœur de me sensibiliser durant mon adolescence sur le choix de mon orientation : « En étant professeur, tu pourras te consacrer à ta famille, organiser ta vie et tes loisirs, tout en exerçant un métier passionnant. » Son intention était louable, mais ma passion dépassait depuis longtemps le cadre du simple loisir.

J'avais en effet arrêté les compétitions, me sentant enfermée dans le carcan d'un calendrier d'événements que je n'avais pas choisis, et je me trouvai à nouveau coincée par des dates et des contraintes dont je compris vite qu'elles m'empêcheraient de suivre mon chemin.

Depuis plus de dix ans, Arnaud et moi partageons tout. J'étais frustrée en constatant qu'il perpétuait notre vie d'avant, faite de séjours plus ou moins prolongés sur les parois du monde.

Nos désirs d'ascensions concordaient et les réaliser ensemble était une expérience privilégiée. L'été précédent, au Pakistan, nous avons atteint le sommet de la Tour de Trango par un itinéraire très pur. Rien que d'y penser, j'en avais encore les yeux qui pétillaient. Quelle chance j'avais eue de pouvoir grimper cette

formidable flèche ! Il faut imaginer les Drus plantés au sommet du mont Blanc, un granit sculpté comme celui de la Corse, des bivouacs de rêve, perchés au milieu des géants himalayens, et une bonne petite équipe soudée et sympathique. Je commençais seulement à expérimenter la vie en paroi et elle me convenait bien. Le projet d'ascension du Salto Angel m'ouvrit un peu plus les yeux. Pourquoi s'arrêter en si bon chemin ?

Sans compter que depuis quelques années nous avions des partenaires fidèles qui nous faisaient confiance. J'avais bêtement abandonné un statut de grimpeur pro, qui, en me permettant de vivoter, m'offrait la liberté dont je rêvais.

Je réalisai soudain que l'existence que j'aimais se résumait presque entièrement à l'escalade et à une vie simple en pleine nature. Petit bloc ou grande face, j'étais aimantée par tout ce qui pouvait se grimper. Il n'y avait que cela qui me rendait parfaitement heureuse. Je ne supportais les contraintes que si elles étaient liées à ma passion. De quoi avons-nous vraiment besoin pour vivre tous les deux, si ce n'est de matos d'escalade et de quelques sous pour partir ?

Pensive, je jette un coup d'œil sur le magazine que me tend Arnaud. Les images de portaledges<sup>7</sup> suspendus en plein vide me taquent et je ne peux m'empêcher de frissonner en observant les photos de grimpeurs affichant un regard anxieux et une barbe de plusieurs jours.

Le récit n'a rien d'engageant non plus. Le quartzite dont parle John est de très médiocre qualité et les fissures franches, très rares. Contrairement au granit de nos Alpes, il ne permet pas de se protéger facilement.

Jusque-là, nous avons privilégié les projets pour lesquels nous avons une certaine marge, n'allons-nous pas nous embarquer dans une aventure trop risquée, trop difficile pour nous ?

– Si seulement on arrivait à trouver un quatrième grimpeur pour former deux cordées solides, soupiré-je alors. On prendrait quand même moins de risque. Les anglais, ils étaient nombreux. Nous, on n'est que cinq, sans compter les séquences de film qui risquent de nous ralentir.

– C'est vrai, dit Arnaud. Les anglais, eux, étaient sept : trois supers grimpeurs de libre. John fait du 8a à vue dans tous les terrains, Ben du 8a en solo et Miles a enchaîné quelques 8c+ ! Ivan le Vénézuelien et Alex le Russe sont des vrais durs !

7. Portaledge : lit de camp suspendu par des sangles, reliées en un point central. Il est utilisé en paroi, lorsque celle-ci ne présente pas de vire ; une vire étant une terrasse plus ou moins plane où le grimpeur peut se tenir debout ou allongé.



Il a été tiré de cet ouvrage  
2000 exemplaires dont 1000 numérotés :  
100 de I à XCIX  
et 900 de 100 à 1000.

Achévé d'imprimé par l'imprimerie DARANTIERE

Dépôt légal : mai 2008

ISBN : 978-2-352-210-26-9

Une ascension vertigineuse,  
979 mètres de dévers dans la jungle amazonienne.

« Au-dessus de nos têtes, la muraille se dresse, inflexible et tellement surplombante qu'on est obligé de se tordre le cou pour apercevoir, très haut, les tourelles orangées du sommet. Les trois cents premiers mètres dégoulinant d'eau ne sont guère attirants, mais ils semblent simplement verticaux.

Plus haut, formée par deux énormes pans lisses de rocher compact, une ligne diagonale de dièdres suspendus, entrecoupée de toits, laisse présager les passages extrêmes. C'est pourtant la seule zone de faiblesse de cette monstrueuse paroi. [...] Le grand alpiniste italien Walter Bonatti, qui s'est approché du pied en 1975, n'en imaginait même pas l'ascension. Mais c'était une autre époque. »

---

*Aucun drame ne viendra assombrir ce récit tout empreint de délicatesse, d'émotion et d'humour. Stéphanie Bodet sait aussi aiguïser sa plume lorsqu'il s'agit d'évoquer les tensions et les dangers qui menacent la petite troupe de grimpeurs.*

*Certains livres enchantent les lecteurs  
et consacrent leurs auteurs : en voici un.*

